

L'art *queer* face au sexe

Coco Riot

Numéro 112, automne 2012

SEXES à bras-le-corps

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Riot, C. (2012). L'art *queer* face au sexe. *Inter*, (112), 20–22.

L'art *queer* face au sexe

par COCO RIOT

Le sexe, bien sûr, est politique. Mais ce n'est pas son exhibition qui le rend radical, c'est bien plutôt la question de savoir *comment* il est montré qui rend notre discours critique. Qu'est-ce qui est donné à voir ? Quelle sexualité est présentée ? Qu'est-ce qui est caché ? Quelles pratiques, quels désirs, quels corps ? Est-il possible de « parler *queer* » sans « parler sexe », de montrer de l'art *queer* sans montrer du sexe ? À première vue, cela peut sembler un véritable défi, puisque l'on est habitué à voir « sexe » quand on entend « *queer* ». Pour beaucoup de personnes extérieures au mouvement, le *queer* se réduit à des pratiques sexuelles incluant un grand nombre de dildos et beaucoup de paillettes. Je dis cela sans porter aucun jugement, ni sur les dildos, ni sur les paillettes, ni sur ces personnes. Moi-même, artiste *queer* produisant souvent de l'art *queer*, je suis régulièrement étonné devant la place principale du thème du sexe dans cet art.

Petit rappel : le *queer*

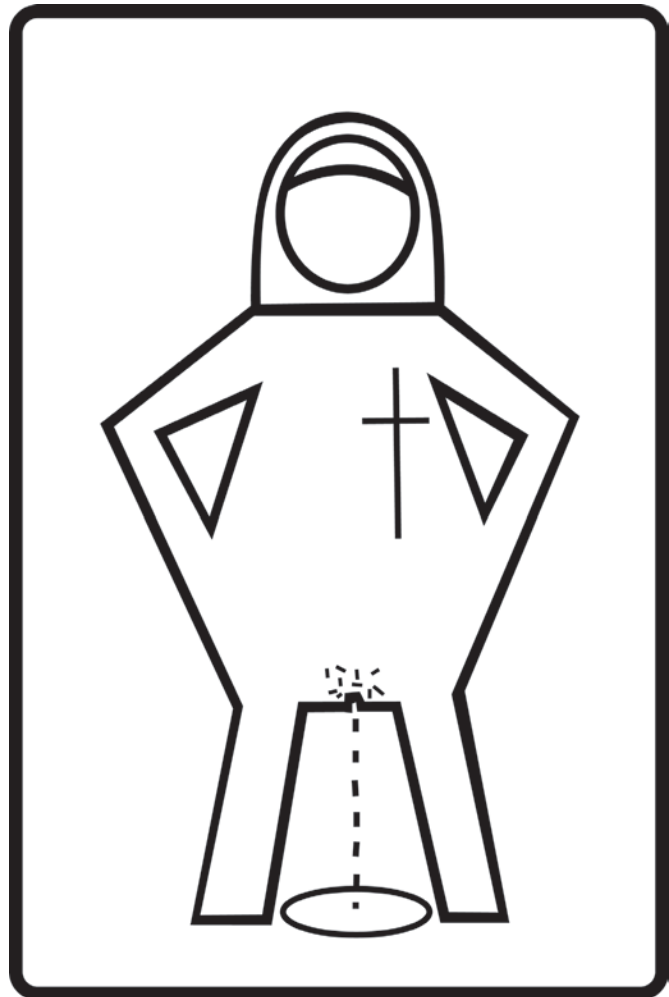
Pour faire court, disons que le *queer* est un mouvement politique qui lutte contre l'oppression binaire du genre et ses conséquences, comme l'homophobie. Le *queer* n'est donc pas originellement un mouvement gay ou lesbien qui, par le recours à l'anglicisation, deviendrait soudainement *cool*. L'enjeu principal du *queer* est l'hétéronormativité (et non l'hétérosexualité), autrement dit l'imposition de deux catégories de genre (masculin et féminin), à l'exclusion des autres. La bicatégorisation des sexes, qui rejette dans l'anormalité tout ce qui s'écarte d'un registre masculin et d'un registre féminin définis de manière très étroite et au singulier, bafoue la souplesse et la diversité de nos genres, ainsi que, par contre-coup, la multiplicité des relations possibles et des identités sexuelles.

Dans son acception la plus large et dans toutes ses variations, le *queer* est un mouvement radical qui s'attaque à la racine des systèmes oppressifs. En effet, le système hétéronormatif en est un, mais il n'est pas le seul et, surtout, il ne fonctionne pas de manière indépendante. Il est imbriqué dans d'autres rapports d'oppression. Pensons au genre, à la sexualité, mais aussi à la race, à la capacité, à l'âge : tous ces aspects sont liés à des systèmes qui règlent nos corps et sanctionnent lourdement tout écart à la norme, en se nourrissant les uns des autres. C'est pourquoi, suivant ces éléments descriptifs, l'art *queer* ne consiste pas tant à montrer du sexe qu'à questionner les systèmes d'oppression qui opèrent sur les corps (sexués).

Au Canada, au Québec, et dans bien d'autres pays occidentaux, les discours sur le sexe, l'art et l'identité nationale jonglent entre une fierté hypocrite (d'être libérale en matière de sexualité, d'aimer l'art transgressif, d'être ouverte à l'altérité et à la richesse de la pluralité) et la peur moralisatrice (qui empêche de reconnaître l'existence même du travail du sexe, qui censure le journalisme critique, qui craint d'être arnaquée par les réfugiés). Face à cet imaginaire conservateur, quel est le rôle de l'art *queer* ? Et quelle est notre responsabilité en tant que créateurs d'imaginaires collectifs alternatifs ?

Mon *queer*

M'identifiant comme artiste *queer* faisant de l'art *queer*, je travaille des sujets politiques et politisant dans mes dessins, mais mon travail est très rarement sexuel. Mes dessins cherchent à questionner et à combattre un système hétéronormatif qui m'impose, entre autres, une tyrannie de genre binaire. En tant que personne qui s'identifie comme *genderqueer*, je veux être dans un espace public sans subir le questionnement des gens ; je veux parler à des inconnu.e.s sans



être soumis aux regards de surprise ; je veux voyager sans que mon passeport ne pose problème.

Mon intérêt à comprendre les stratagèmes du pouvoir est donc simple : il s'enracine dans mon vécu. J'aspire à questionner le discours dominant et à défier les systèmes d'oppression sur lesquels il s'appuie.

Je dois vous l'avouer, face à un art *queer* ouvertement sexuel, je me demande souvent ce que l'on cherche à montrer. Je n'aime pas être choqué, mais je le suis souvent. Non pas par les images sexuelles, mais par la répétition des stéréotypes et du canon de beauté blanc(he)s-minces-jeunes-en-bonne-santé... Ce « nous », qui est montré comme étant la représentation du *queer*, me rappelle dangereusement cet autre « nous », celui des discours identitaires de nos gouvernements.

Le sexe, bien sûr, est politique. Quand nous montrons du sexe dans nos images, nous montrons des corps. Or, ils ne sont pas « neutres » : ils sont *singuliers*. Je ne parle pas ici du corps biologique fait d'os et de chair, mais du corps connoté, réglé, valorisé ou banni, selon les différents systèmes d'oppression et leurs stratégies de biopouvoir. S'intéresser à la sexualité de manière critique suppose, au-delà du fait de montrer des sexualités qui transgressent les normes morales hétéronormatives, de se demander quels corps sont érotisés (plus souvent lesquels ? Jamais quels autres...) et en fonction de quels critères.

Qui nous sommes dans la société où nous vivons :
Genderpoo

Genderpoo est un projet toujours en processus. Il s'agit d'une installation composée de plus de 80 signes de toilettes différents. Ces signes représentent des identités, des communautés, des expériences qui ne sont pas reconnues dans notre société occidentale. Le projet cherche à amener le public à se questionner sur ce qui appartient, ou non, à la norme et, en fin de compte, à débattre de la norme elle-même.

Au début, *Genderpoo* s'attaquait à la norme hétérosexuelle et au système binaire de genre : le projet est né de mes expériences personnelles dans les toilettes publiques, où j'étais souvent interrogé et où l'on me refusait l'entrée à cause de ce qui était lu comme un genre ambigu. Face à cette expérience, j'ai commencé à créer des signes de toilettes qui puissent rendre visibles les gens qui rencontraient des soucis similaires aux miens et avec lesquels il nous était possible de nous identifier. En créant ces signes, je montrais que c'était le système hétéronormatif qui était remis en question.

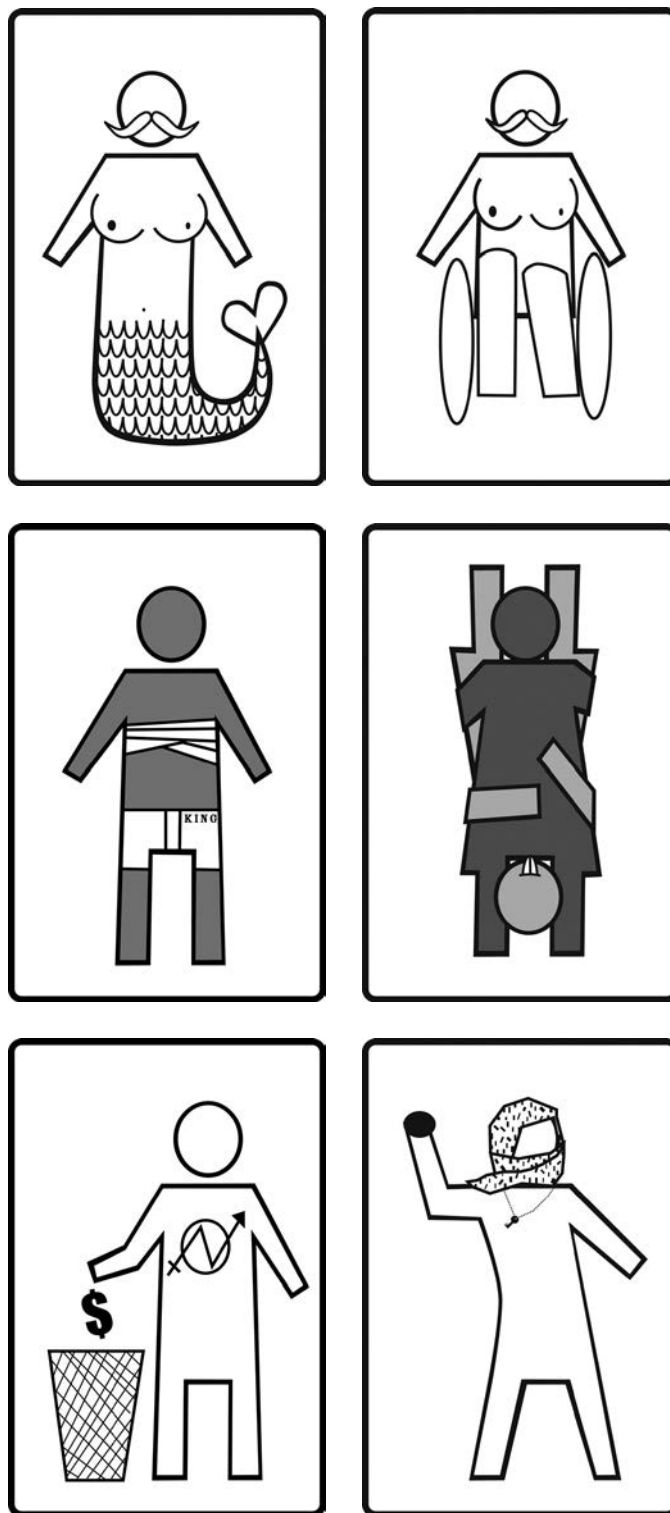
Petit à petit, grâce aux réflexions venant de la communauté *queer* elle-même, le projet a évolué vers des politiques antioppression plus larges en soumettant également à la critique les systèmes racistes, capacitistes, âgistes, classistes, capitalistes, etc., dans lesquels on habite.

Genderpoo a aussi cherché à rendre visibles des expériences et des situations politiques actuelles, telles que les revendications palestiniennes, le droit à l'homoparentalité, le racisme du système judiciaire, les crimes de la police montréalaise, etc. D'autres signes encore représentent des êtres fantastiques (comme des sirènes ou des vampires) qui peuvent être lus comme des métaphores de ressentis difficiles à *visibiliser* autrement ou comme des brins de fantaisie et d'humour qui allègent la tension politique de l'œuvre. C'est d'ailleurs l'un de ces signes, celui de la sirène moustachue, qui est devenu l'emblème du projet.

Dans les salles de bains où l'installation est toujours exposée, les conversations vont en général bon train : des amis se demandent l'un à l'autre où aller, d'autres essayent de deviner quel signe correspond à telle ou telle personne, lequel les caractérise le mieux, etc. Au-delà du fait de rendre hommage aux identités et aux communautés marginalisées, poser des questions, ouvrir la discussion, engager le public dans une réflexion sur le système où il habite, voilà les finalités de tout mon travail artistique.

D'autres *queers* sont possibles : *Llueven Queers*

Mes œuvres cherchent aussi à exprimer d'autres *queers* et à en soutenir la construction de mouvements hispanophones. L'année dernière, j'ai réalisé une tournée de présentations de mon roman graphique *Llueven Queers* en Espagne et au Costa Rica. Dans les différentes villes, j'ai rencontré de nombreux militants intéressés par le *queer*. Alors que je lançais la discussion, je me suis souvent retrouvé face à une demande de définition et de présentation de ses objectifs. Ce qui m'a surpris, ce sont les raisons pour lesquelles beaucoup pensaient ne pas comprendre le mouvement *queer* : leur image était celle d'une sexualité de dildos, de pratiques BDSM, de performances et de *polyamorie* (relations ouvertes) bien loin de leurs priorités qui étaient tout autres et relevaient davantage du quotidien. Pour beaucoup et pour moi-même, il est très difficile de se retrouver dans cette image hypersexualisée du *queer*. Bien que reconnaissant l'importance du sexe dans nos vies, je trouve que là n'est pas vraiment la question. On se retrouve encore à devoir travailler dans des lieux non *queer-friendly*, à devoir marcher dans des rues imprégnées d'homophobie, de transphobie, et à devoir vivre avec des familles qui, elles, ne connaissent pas le *queer*. J'ai nommé ces trois exemples car,



> Coco Riot, *Genderpoo*.



> Coco Riot, image tirée de *Lluven Queers*, roman graphique, 2010.

d'après mon expérience, ce sont les difficultés les plus courantes : la survie quotidienne au travail, dans la rue et en famille. On a peut-être l'effet d'un *queer* dont l'image précède le vécu et se véhicule non par les luttes mais par les universités.

Ainsi, lors de mon voyage au Costa Rica, j'ai participé à une rencontre hispanophone où, avec des personnes venant de différents pays, j'ai essayé de construire une base de données de lecture et de pratiques artistiques *queer* faites par et pour des hispanophones, tant au passé qu'au présent. L'objectif était de rendre visibles les racines, les pratiques et les pensées de nos mouvements. L'exercice a mis en évidence tant la richesse culturelle et politique des mouvements *queer* hispanophones que la difficulté à nommer des auteurs et théoriciens autres que ceux de la culture dominante anglophone. Comme un bon ami l'a dit, peu importe que la littérature cubaine des années quarante soit remplie de récits *queer* (comme on les appelle maintenant), nous allons toujours nommer Judith Butler comme l'épicentre de « notre » culture (notons que son livre *Trouble dans le genre* a été publié en espagnol seulement en 2000).

Les mouvements *queer* en Amérique latine ou en Espagne posent des questions différentes de celles soulevées dans le mouvement canadien : les priorités, les racines politiques, la tradition institutionnelle, l'histoire des luttes, les obstacles, etc., ne sont pas les mêmes. Or, le *queer*, tel qu'on l'explique dans les cours universitaires de par le monde, est en fait un mouvement né en Amérique du Nord. Le danger est d'en faire le seul, le vrai, l'unique et, bien sûr, le plus avancé, car on tombe alors dans un *queer* colonisateur et impérialiste. Cela explique aussi pourquoi beaucoup de personnes avec qui j'ai discuté lors de mes tournées avaient du mal à s'identifier à ce mouvement nord-américain, étranger aux contextes socioéconomiques, politiques et historiques locaux.



> Elisha Lim, *Sissy*, 2011.

Le *queer* critique du *queer* : l'art d'Elisha Lim

En réponse à la tendance impérialiste et homogénéisante que porte le mouvement, il y a beaucoup d'artistes qui travaillent avec les notions de genre, de sexe, de sexualité, et qui critiquent virulemment le fait qu'au sein du mouvement *queer*, on répète les mêmes schémas d'exclusion et d'oppression racistes, capacitistes, classistes et sexistes que dans la société dominante. Dans les œuvres de Richard Fung, d'Arlene TextaQueen, de Loree Erickson, d'Adee Roberson et d'Elisha Lim, pour n'en nommer que certains, le sexe et le genre *queer* ne sont jamais isolés des autres systèmes de pouvoir : ils sont toujours montrés en relation avec ceux-ci.

Le travail d'Elisha Lim est un exemple de ce genre de message politique radical, qui allie sensualité et qualité artistique. Avec une technique très sensible du portrait, l'artiste expose une population invisibilisée tant dans la société dominante que dans la communauté *queer* elle-même, ou autrement dit dans la communauté *queer* dominante : celle des personnes *queer* racisées. Face à une société raciste où les gens sont toujours soumis au regard blanc, Elisha Lim souligne dans ses œuvres la beauté et la force des personnes *queer* racisées.

Par la création de portraits saisissants qui regardent le public yeux dans les yeux, ainsi qu'au moyen de récits de vie, courts mais puissants, elle réussit à créer un art de la fierté. Il s'agit d'un art extrêmement sensuel et profondément *queer*, où rien ne cache le désir de l'artiste de rendre les sujets sexys, attirants, beaux. En fait, le point de départ de ses œuvres est toujours la propre admiration d'Elisha envers les sujets. Ainsi, par exemple, lors des présentations de son livre *100 Butches*, elle explique comment ce livre de portraits est né de son envie de dessiner et d'écrire sur son attirance envers ces 100 *butches* (lesbiennes masculines). Pour une autre de ses œuvres, *The Illustrated Gentlemen*, Elisha a invité ses amis trans ou *genderqueer* à aller dans leur magasin de mode préféré et à s'habiller comme des dandys modernes. Le résultat en est une série de récits et de portraits autour de l'intersection *genre, race* et *mode*. Proche en esthétique, *Sissy*, l'un des derniers projets de l'artiste, consiste en une série de portraits de personnes *queer* racisées qui expriment une féminité radicale. Tant dans *The Illustrated Gentleman* que dans *Sissy*, Elisha Lim signe des portraits d'une sensualité incontestable.

L'art d'Elisha Lim se passe d'explication, et c'est une de ses forces. L'œuvre n'a pas besoin de démontrer pourquoi un art *queer* racisé est nécessaire et il n'a pas besoin de décrire les engrenages du système raciste. Sa présence inouïe dans un milieu artistique très blanc est déjà en soi la preuve de ce besoin.

Nos mouvements *queer* vivent constamment des contradictions : cela fait partie de la vie des mouvements d'opposition. Trop souvent cependant, ils reproduisent certains des systèmes d'oppression de la société : l'avantage que représente le côté sexy (d'une personne ou d'une œuvre) en fait certainement partie. Il serait également difficile de nier le racisme, la misogynie et le capacitisme de nos communautés *queer*, où les identités femmes sont souvent questionnées, car trop non hétéronormatives, où les personnes de couleur sont souvent exotisées ou utilisées pour nettoyer les bonnes consciences blanches politisées, où être beau, jeune, mince, en santé et sexy sont des cartes de pouvoir instantané. Il reste du travail ! Espérons que les artistes en général, et les artistes *queer* en particulier, sauront participer activement à la déconstruction de ces structures hiérarchisantes. ◀

Artiste *queer* espagnol vivant au Canada, COCO RIOT aime explorer toutes les possibilités sociales et artistiques du dessin (mural, animation, installation, roman graphique). Ses œuvres ont été exposées dans des galeries et musées d'art contemporain à New York, à Barcelone, à Halifax, à Berlin et à Rio de Janeiro, parmi d'autres. Avec son roman *queer* en espagnol *Lluven Queers*, Coco Riot a eu la chance de faire une tournée en Espagne, au Costa Rica, aux États-Unis et au Brésil. Son prochain projet, *Los fantasmas*, porte sur la construction de l'identité nationale espagnole et le déni du génocide.